

# LES TÉMOINS : ANTON GEESINK

*Par Marie-Hélène Roukhadzé*

En ce jour de 1961, qu'il qualifia plus tard de plus beau souvenir de sa vie, Anton Geesink était, selon son habitude, bien décidé à atteindre ses limites. Il avait vingt-sept ans, pesait cent kilos et mesurait deux mètres. Il se réjouissait de participer à ce championnat du monde à Paris, car la France était alors un grand pays de judokas. Il était venu s'y entraîner maintes fois et y comptait de nombreux amis.



Il s'habillait tranquillement, serein. Il avait appris très tôt le bonheur de se dépasser et c'est ce qu'il appréciait dans le sport. Que ce soit aux entraînements quotidiens ou pendant les compétitions, il se donnait à fond, souffrait plus ou moins, mais participait avec la dernière énergie et, vainqueur ou vaincu, sortait avec un sentiment de plénitude; il s'était investi au maximum.

Se rendre à un championnat n'était qu'un intermède dans la série de ses entraînements. Depuis sa vingtième année, il avait accumulé les victoires, d'abord

nationales, puis européennes, pour arriver à vingt-sept ans au titre de champion du monde, sa victoire la plus marquante dira-t-il plus tard, «car, pour les autres, je n'éprouvais aucune fierté particulière. A vrai dire, après une victoire, comme après une défaite, je ne m'attardais jamais sur moi-même, j'étais simplement heureux d'avoir fait de mon mieux, je balayais tout et je me remettais au travail. C'était sans doute à cause de l'attitude de mes parents, puis de ma femme et de mes enfants. Ils n'attachaient aucune importance à mes résultats. Au fond, je devenais champion

***Le moment inoubliable où l'on devient champion olympique, c'était à Tokyo en 1964.***

dans la foulée. Tu aimes le judo, vas-y, c'est tout. »

Anton Geesink évoque ses souvenirs avec un certain détachement. Il se souvient que son titre de champion olympique de judo toutes catégories en 1964 aux Jeux de la XVIII<sup>e</sup> Olympiade à Tokyo fût plus impressionnant pour son entourage que pour lui-même. Il était certes le premier champion olympique non asiatique, mais il avait aussi été le premier champion du monde non asiatique. Il est vrai que les Jeux se déroulaient au Japon, ce qui rendait l'événement plus spectaculaire, bien que le Japon ne fût plus le seul grand pays du judo, la France et l'Union soviétique avaient démontré leur excellence.



***Anton Geesink se consacre à l'enseignement pour exploiter ses dix-huit années sur la scène sportive.***

En 1965, Anton Geesink remporta un second titre de champion du monde à Rio de Janeiro et, en 1967, il arrêta sa carrière d'athlète actif après un dernier titre européen, le vingt et unième, remporté à Rome. Il se consacra alors exclusivement à l'enseignement en exploitant l'expérience

de ses dix-huit années sur la scène sportive internationale, années d'entraînement et de réflexion. Elles le conduisirent à enseigner le judo différemment. Lui, le récalcitrant qui refusait d'être relié au passé, et prétendait déjà à quinze ans vouloir vivre dans le présent et pour l'avenir, allait expliquer sa méthode dans deux ouvrages : « Judo en évolution » (1971) et « Judo: la sécurité à travers la perfection » (1977). Il était professeur à l'Académie d'éducation physique à Amsterdam depuis 1968 et il observait sur ses élèves les résultats de sa méthode. Le premier principe en était : « Ayez du plaisir à travailler avec votre corps tout entier. Si vous vous entraînez avec plaisir, vous atteindrez toujours le succès escompté. Si vous vous entraînez avec l'absolu désir de devenir le meilleur, vous vous imposerez une vie difficile sans être sûr d'y parvenir. »

Mais pour s'entraîner avec plaisir il fallait considérer le judo seulement comme un sport olympique et faire abstraction de sa tradition, car en voulant inculquer aux enfants occidentaux la technique et la philosophie du judo on les obligeait à admettre plutôt qu'à comprendre une tradition qui leur était totalement étrangère. Ils perdaient du temps et se décourageaient. Anton Geesink l'avait remarqué en visitant des écoles de judo dans le monde entier et en notant les contradictions et les défauts qu'il avait vécus ou subis pendant son propre entraînement. « Pourquoi apprendre ce qui ne servira jamais? La philosophie du judo n'est pas assimilable d'emblée par l'esprit occidental. Nous avons une culture différente. Il faut d'abord apprendre le sport et sa technique, plus tard on pourra toujours se pencher, avec intérêt et profit, sur sa philosophie. Le système des grades est désuet, il décourage les jeunes judokas et freine leur développement. Pourquoi devoir attendre deux ans pour passer le premier dan? Pourquoi faut-il avoir dix-huit ans pour passer le deuxième, même si on a eu le premier à quinze, et ensuite attendre encore trois ans pour le troisième? C'est réellement un frein au développement de ceux qui s'adonnent au judo. Qu'un athlète s'entraîne tous les jours et un autre une fois par semaine, les deux devront attendre le même intervalle de

temps entre deux examens. Idem pour celui qui est très doué par rapport à celui qui ne l'est pas. Ensuite, pour passer les examens, il faut connaître toutes sortes de prises dont certaines sont incompatibles avec sa propre morphologie et qui resteront donc inutilisables. Par exemple, pour obtenir la ceinture jaune il faut connaître douze techniques alors qu'on n'en utilisera que dix pour cent, le reste est une pure perte de temps. Ainsi, après avoir attendu des années, un judoka peut se retrouver les mains vides pour avoir manqué un examen, faute d'avoir réussi une prise impossible avec le partenaire désigné, pour une simple différence de taille. »

On se libère difficilement d'une tradition, il faut pour cela pouvoir prendre de la distance, être capable d'anticipation, avoir une bonne réserve d'originalité, une immense capacité d'investissement personnel, une confiance en soi équilibrée et, enfin, de solides connaissances alliées à un amour passionné de son sport. Anton Geesink possédait ces qualités et il était persuadé qu'il fallait considérer le judo simplement comme un sport avec sa valeur technique et son aspect social, en le dissociant de son aspect quasi religieux, il pourrait ainsi se développer cinq fois plus. Il s'exprima. On le traita de révolutionnaire et ses idées furent violemment combattues par de nombreux professeurs qui, probablement, s'assuraient un revenu constant en entourant leur enseignement de mystères et de difficultés. Animé par sa profonde conviction, Anton Geesink persévéra. En 1968, il s'était rendu au Japon afin d'y rencontrer les plus grands maîtres tels Ito-sensei au Budokan et Matsumoto-sensei à l'université de Tenri. Il leur avait démontré son enseignement des techniques du balayage (barai) et au grand étonnement du 7<sup>e</sup> dan hollandais, le 9<sup>e</sup> dan japonais, contrairement à certains occidentaux, ne se mit pas en colère, il réfléchit et reconnut le bien-fondé de ces démonstrations. Au cours d'une des discussions, Matsumoto avait dit: « En 1961, nous avons perdu le titre mondial avec une prise très simple et, en 1964, la prise victorieuse de Geesink fut encore plus simple. La démonstration de notre ami sur les tatamis de compétition et ici nous prouve clairement que nous avons dormi pendant des années. » Mifuni écrivit

même: « Nous devons écouter Geesink parce que le premier pays à revoir l'enseignement du judo sera le premier à produire des champions. Nous nous le devons. »



*Anton Geesink, ici avec Allan J. Sattin à l'issue d'un cours à Calgary.*

Etre compris de quelques esprits éclairés reconforte, certes, mais ne fait pas le travail. Anton Geesink publia donc ses deux ouvrages et poursuivit son enseignement aux Pays-Bas et dans le monde. Avec un enthousiasme constant, il explique, démontre, répond aux questions partout où il se trouve. Dès qu'il passe plus d'une semaine dans une ville, il avertit la fédération de judo locale de son passage en se mettant bénévolement à sa disposition pour une ou deux journées. Et il arrive, massif et imposant, dans son survêtement tricolore, un sac de sport à la main. Il est accueilli avec déférence et réserve. L'intimidation est de courte durée, sa simplicité et sa bonté mettent tout de suite les interlocuteurs à l'aise. Le cours commence, Geesink observe attentivement, explique en joignant le geste à la parole, démontre au ralenti, fait appel à la logique intérieure,

corrige, fait refaire. « Au fond c'est très simple, plus le système sera logique, plus vite l'amélioration se réalisera, meilleure sera la technique, plus il y aura de plaisir et d'enthousiasme pour le judo », commente-t-il. « Le but est de soulever le partenaire, un bon judoka est stable, il ne va pas au tapis. Il faut commencer par donner au débutant le sentiment de la sécurité en lui enseignant les prises à terre. Il apprendra ainsi à pousser, à tirer, à coordonner ses mouvements, à tenir son partenaire. Ensuite on aborde les techniques de projection (tachi wasa). » Anton Geesink ne se lasse jamais de répondre aux questions, il aime provoquer les motivations et faire partager son amour du sport, son expérience, ses connaissances. Il a mis au point toute une série d'exercices destinés à stimuler le judoka et à lui donner du plaisir à combattre. Ils développent l'anticipation et l'adresse de la réaction. Quand la personne sent le judo comme une partie d'elle-même, elle est prête à exploiter son savoir en pratiquant avec un partenaire qui ne coopère plus, c'est-à-dire à entrer en compétition.

Anton Geesink est tout de même une légende vivante. Au musée du sport, à Tokyo, une immense photo de son combat contre Akio Kaminaga en 1964 rend hommage au grand champion. A Utrecht, sa ville natale, une rue porte son nom. En 1987, il fut honoré 9<sup>e</sup> dan de judo; la même année, il devint membre du CIO et membre de la commission du sport pour tous. Il est conseiller spécial pour le Japon auprès du ministre des Affaires étrangères et du ministre de l'Agriculture et de la Pêche. Il pourrait faire scintiller sa poitrine en y étalant ses titres et ses décorations, mais il a dédié sa vie au développement du judo et à celui du sport pour tous, aussi sa tenue préférée reste-t-elle le kimono et ses plus agréables rendez-vous ceux qu'il organise dans les dojos. De nombreux champions sortent de son école; mais il n'en parle pas. Il a atteint une partie de son but: rendre le judo efficace et agréable à pratiquer. Il ne se lassera jamais de le démontrer.

M.-H. R.



*Le but est de soulever l'adversaire, un bon judoka est stable, il ne va pas au tapis.*